

L'histoire d'Édith: une histoire vraie

Kathy Kacer

Traduit de l'anglais
par Hélène Rioux

la courte échelle

Introduction

En 1933, le parti nazi, dirigé par Adolf Hitler, a pris le pouvoir en Allemagne. Hitler, un dictateur brutal, était convaincu que le peuple allemand appartenait à une race supérieure. Il a donc décidé d'éliminer les gens qu'il jugeait «inférieurs», en particulier les Juifs. Il a également persécuté les Tziganes, les handicapés et tous ceux qui ne pensaient pas comme lui. Son objectif ultime était de conquérir l'Europe, puis le monde entier.

Hitler a entrepris sa conquête en défilant dans Vienne, capitale de l'Autriche, le 12 mars 1938. En septembre 1939, l'Allemagne a envahi la Pologne, ce qui a marqué le début de la Deuxième Guerre mondiale. Avant la guerre, les communautés juives de l'ensemble de l'Europe étaient nombreuses et très vivantes. On comptait beaucoup d'écoles juives, de synagogues et de musées.

Les Juifs jouaient un rôle important dans tous les pays européens, à titre de compositeurs, écrivains, athlètes et scientifiques. Mais la guerre leur a imposé des règles et des restrictions. On a confisqué leurs terres,

on leur a interdit de fréquenter les collèges et les universités et on les a exclus de la plupart des professions. De plus, on les a obligés à porter l'étoile jaune de David sur leurs vêtements. Les Juifs étaient attaqués, arrêtés. On leur a retiré leurs commerces. Par la suite, ils ont été envoyés en prison et dans des camps de concentration où on les traitait en esclaves, les affamait, les torturait et les tuait.

À la fin de la guerre, en 1945, plus de six millions de Juifs avaient trouvé la mort sous le joug des nazis d'Adolf Hitler.

Pendant la guerre, les Juifs d'Europe ont fui en grand nombre d'un pays à l'autre, essayant d'échapper à la persécution d'Adolf Hitler et de vivre dans un endroit sûr. Quand l'Allemagne a envahi le nord de la France, certains Juifs se sont réfugiés au sud du pays, qu'on appelait alors la « zone libre ». Le gouvernement de la zone libre, dirigé par le maréchal Philippe Pétain, était établi à Vichy, en France.

Désireux d'entretenir de bonnes relations avec Adolf Hitler, le gouvernement de Vichy collaborait étroitement avec l'Allemagne nazie, dans l'espoir de recevoir en retour un traitement favorable. Le régime de Vichy a activement persécuté les Juifs. Dans le sud de la France, les Juifs ont été arrêtés et livrés aux nazis qui les ont envoyés dans des camps de concentration. C'est le sort qu'ont connu plus de soixante-quinze mille Juifs vivant dans le sud de la France. De ce nombre, à peine deux mille cinq cents ont survécu à la guerre.

Les forces hitlériennes envahissaient un pays après l'autre et les lieux sûrs se faisaient de plus en plus rares. Les Juifs étaient désespérés, craignant pour leur sécurité et celle de leurs enfants. Le cœur brisé, de nombreux parents ont été forcés de chercher quelqu'un qui cacherait leurs enfants.

Ces enfants juifs ont été abrités dans des couvents, des fermes isolées, des pensionnats ou des orphelinats. Beaucoup de familles chrétiennes ont montré suffisamment de courage pour accueillir des enfants juifs chez eux, souvent au risque de leur propre vie.

C'était un genre particulier de clandestinité. Généralement, les enfants juifs vivaient librement, en taisant leur identité grâce à des noms d'emprunt. On leur inventait un passé: leur lieu de naissance, celui où se trouvaient leurs parents, combien ils avaient de frères et de sœurs ainsi que leur langue maternelle. Sans relâcher un seul instant leur vigilance, ils devaient veiller à ne pas se lier d'amitié avec n'importe qui et répondre de façon naturelle aux questions les plus anodines. Plusieurs camouflaient leur foi juive, fréquentaient l'église et apprenaient des coutumes et des rituels qui leur étaient inconnus. Toujours effrayés et prêts à fuir en cas de danger, ils ne devaient leur survie qu'à leur déguisement.

Des milliers d'enfants juifs ont survécu en se cachant ainsi. Édith Schwalb a été l'une de ces enfants. En proie à une peur constante, elle a déménagé d'un endroit à un autre en dissimulant son identité et sa foi. Voici son extraordinaire histoire.

Chapitre 1

Mai 1938

VIENNE, AUTRICHE

— Dépêche-toi, Édith, dit M. Schwalb d'un ton pressant. Ta mère nous attend avec un repas chaud. Nous ne voulons pas arriver en retard, n'est-ce pas ?

Édith serra très fort la main de son père. Il marchait à si grands pas qu'elle devait presque courir pour rester à sa hauteur. Elle changea son sac d'école d'épaule et s'efforça d'éviter la foule autour d'elle. Des hommes et des femmes se précipitaient dans toutes les directions, bourdonnant comme des abeilles géantes. Des automobilistes klaxonnaient avec impatience tandis que des piétons plongeaient entre les voitures. Le soleil dardait ses rayons sur la tête d'Édith et, l'espace d'un moment, elle eut envie de s'arrêter et d'en sentir la chaleur sur son petit visage.

Au mois de mai, Vienne débordait de fleurs et d'oiseaux, d'odeurs et de bruits. Les cafés avaient ouvert leurs portes, invitant les clients à venir s'asseoir. Les vendeurs de rue vantaient leurs produits: crème glacée et délicieux chocolat; d'autres marchands proposaient des journaux et des revues. Les vitrines des magasins

présentaient des vêtements d'été multicolores. La ville s'était réveillée tel un ours après des mois d'hibernation. Édith aurait voulu profiter de tout, sauf qu'elle devait suivre la cadence de son père et ne pouvait s'arrêter.

La journée était si belle et la ville montrait une telle énergie qu'Édith se rendait à peine compte à quel point la vie était devenue dangereuse. En 1938, les gens, quel que soit leur âge, ne pouvaient vivre à Vienne en ignorant que l'Autriche avait cessé d'être un lieu sûr.

Deux mois plus tôt, l'Allemagne avait envahi le pays et les soldats nazis avaient défilé dans les rues de Vienne. Les citoyens autrichiens les avaient acclamés et agitaient des drapeaux arborant la croix gammée, l'emblème de l'armée nazie, mais les Juifs ne se réjouissaient pas. Terrifiés, ils chuchotaient le nom de Hitler. Celui-ci était le dirigeant de l'Allemagne nazie, et il haïssait les Juifs. Il disait que les Juifs étaient sales, cupides et dangereux, qu'ils étaient les ennemis de l'Allemagne et qu'il fallait les arrêter. Il avait promis aux Autrichiens une vie meilleure une fois qu'ils se seraient débarrassés des Juifs.

Ses partisans avaient désormais pris le pouvoir en Autriche et ils voulaient punir quiconque était juif. Ils empêchaient les Juifs de poursuivre leurs activités habituelles, d'aller au parc et dans certains magasins, par exemple. Leurs commerces furent fermés ou remis à des partisans nazis.

Depuis le début des troubles, M. Schwalb crai-

gnait pour la sécurité de sa fille et venait la chercher tous les jours après l'école. Édith, elle, ne voulait pas y songer. D'ailleurs, elle avait faim. Aller à l'école lui donnait toujours faim. Son estomac gargouillait, et elle rêvait au repas qui l'attendait.

— Bonjour, monsieur Schwalb, cria un homme en lui envoyant la main, interrompant les pensées d'Édith. Une merveilleuse partie, hier soir. Votre dernier but était très impressionnant.

Le père d'Édith répondit à son salut en souriant, sans pourtant ralentir le pas. Édith était habituée à voir des étrangers arrêter son père au passage, lui serrer la main et même lui donner l'accolade. Ses talents de footballeur étaient connus dans toute la ville de Vienne, une ville qui adorait le sport et ses champions. M. Schwalb remarquait à peine l'attention dont il faisait l'objet, mais Édith en était très fière.

— Voici le tramway, s'écria-t-il. Viens, Édith. On va essayer de l'attraper.

Il agrippa la main de sa fille et ils traversèrent en courant l'intersection achalandée pour sauter à bord du tramway. M. Schwalb attrapa la rampe au moment où le véhicule s'ébranlait. Édith se nicha sous le bras de son père. Elle aimait être debout dans le tramway. Retenue par son père, elle se sentait en sécurité, même quand le véhicule oscillait et tressautait. Le vent faisait voler dans son visage ses cheveux bruns coupés court, et elle leva la main pour toucher le ruban blanc que sa mère, Mutti, y avait noué ce matin-là.

— Engerthstrasse, annonça le chauffeur quelques instants plus tard. Attention à la marche.

M. Schwalb descendit avec souplesse et se tourna vers sa fille. Édith sourit en prenant la main de son père et sauta légèrement sur le trottoir. «Encore une rue, puis je pourrai manger», songea-t-elle.

Ce fut sa dernière pensée. Des soldats les entourèrent.

— Gestapo ! Vos papiers !

Un grand homme à l'air sombre s'avança, la main tendue, devant Édith et son père. Édith se figea. Elle connaissait la Gestapo. C'était la force policière aux ordres de Hitler, connue pour sa cruauté à l'égard des Juifs. Une semaine plus tôt, un agent de la Gestapo avait rossé le père de son amie, qui la ramenait de l'école.

— Mon père marchait tout simplement, sans s'occuper des autres, lui avait raconté son amie Marta. Puis, quand ils lui ont demandé ses papiers et qu'ils ont vu qu'il était juif, ils lui ont donné des coups de poing dans le ventre et l'ont laissé allongé dans la rue.

Édith se rappelait cet incident tandis que son père sortait calmement de sa poche son carnet d'identité.

L'agent saisit le document et regarda fixement le grand «J» sur la première page. Il jeta à peine un coup d'œil à Édith et à son père.

— *Juden* ! Juifs ! marmonna-t-il.

— Est-ce qu'il y a un problème, monsieur ? de-

manda M. Schwalb en enlevant poliment son chapeau pour s'adresser à l'agent de la Gestapo.

L'homme se décida enfin à lever les yeux. Son visage exprimait un tel dégoût ! Édith n'avait jamais vu tant de haine, et elle fut terrifiée. L'expression de l'homme changea lorsqu'il regarda son père avec plus d'attention. Le mépris se transforma en étonnement quand il eut pris conscience de son identité.

— Monsieur Schwalb ! s'écria-t-il. Je ne vous avais pas reconnu. C'est moi, Ernst. Nous avons joué au soccer ensemble. Je suis un de vos partisans.

Il souriait maintenant. M. Schwalb resta impassible.

— Que se passe-t-il, Ernst ? Il y a un problème ?

Ernst indiqua du doigt un côté de la rue. Des soldats armés de revolvers encerclaient un groupe de personnes, dont un vieillard barbu et sa femme, blottis l'un contre l'autre.

— C'est une rafle, expliqua-t-il. Nous arrêtons des Juifs pour les interroger. Pour leur donner une leçon, nous allons les malmener un peu avant de les renvoyer chez eux.

Il y avait une fillette de l'âge d'Édith dans le groupe et, l'espace d'un instant, leurs regards se croisèrent. La fillette paraissait épouvantée, sans défense. Édith se détourna vivement. Ernst examinait leurs papiers. Puis il se redressa et regarda autour de lui. Quand il se fut assuré que personne ne les observait, il se pencha en avant et baissa le ton.

— Quittez Vienne, monsieur Schwalb, chuchota-t-il.

— Je ne compr...

— Partez tout de suite !

Sur ces mots, il remit les documents au père d'Édith.

— Gestapo ! Vos papiers ! hurla-t-il aux gens qui attendaient en ligne.

Édith et son père se hâtèrent de s'éloigner.

— Papa, qu'est-ce qu'il voulait dire ? demanda Édith quand ils furent hors de portée de voix. Qu'est-ce que nous sommes censés faire ?

— Tais-toi ! ordonna M. Schwalb avec une brusquerie qui déconcerta Édith.

Puis il mit une main sur l'épaule de sa fille et esquissa un sourire triste.

— Je suis désolé, ma chérie. Nous en discuterons à la maison.



— Il n'y a pas de temps à perdre, dit M. Schwalb après avoir raconté l'incident à sa femme. Il faut préparer nos bagages et partir. Tout de suite.

— Mais nous ne pouvons pas tout abandonner, protesta Mutti. Notre maison, ton travail... C'est impossible !

— Il le faut, insista M. Schwalb. Des familles juives ont été arrachées de leur foyer. Et qui sait ce

qu'elles sont devenues. Nous aurions pu être arrêtés aujourd'hui, continua-t-il en se rapprochant de sa femme. C'est seulement parce qu'Ernst m'a reconnu que nous sommes ici, Édith et moi. À quoi me sert-il d'avoir un travail si on me jette en prison ? À quoi nous sert-il d'avoir une maison si nous ne pouvons pas y vivre comme une famille ? Nous devons partir d'ici.

Dans le corridor avec sa sœur Thérèse, Édith écoutait les propos de ses parents.

— Nous partons vraiment, Thérèse ? murmura-t-elle.

D'un geste protecteur, Thérèse lui entoura les épaules.

— Ne t'inquiète pas, Édith, répondit-elle en s'efforçant d'avoir l'air confiante. Tout ira bien.

Même si elle avait trois ans de plus qu'Édith, elle semblait très petite et fragile.

— Venez, les filles, lança Mutti en sortant du salon. Vous avez entendu votre père. Nous partons à l'aventure. Nous avons beaucoup à faire et très peu de temps pour nous préparer.

Deux heures plus tard, Mutti avait rempli deux petits sacs avec des vêtements et de la nourriture. De grosses valises auraient attiré l'attention. Édith et Thérèse aidèrent leur mère à emballer des jupes, des chemisiers et des chandails. Elles travaillaient vite, presque sans parler. Édith ne sentait plus les tiraillements de la faim dans son estomac. L'incertitude et la tristesse les avaient remplacés.

Tout fut enfin prêt.

— Choisis une chose que tu emporteras, Édith, dit Mutti.

«Une chose, songea Édith en regardant sa chambre pour la dernière fois. Une seule chose parmi tous mes beaux jouets, mes livres et mes robes.» Elle prit finalement une petite poupée qu'elle avait depuis sa naissance, un cadeau de David, son oncle préféré. La poupée s'appelait Sophie. Ses vêtements étaient déchirés par endroits et, au fil des ans, presque tous ses cheveux étaient tombés. Mais c'était pourtant celle qu'Édith chérissait le plus.

Cette journée de printemps avait perdu toute sa beauté. Édith sentait le vide et le froid dans son cœur. Elle serra Sophie dans ses bras tandis que, avec sa famille, elle s'éloignait de la maison sans savoir si elle reviendrait un jour.